

## branle-bas chez les chrysalides

Un passage s'est fait dans la peinture de Marc Giai-Miniet : d'une facture lisse et d'une perspective classique à une technique plus hasardeuse, plus rude, et plus ouverte vers des inconnus.

Pourtant l'inconnu, le dissimulé derrière les masques, le refoulé derrière des membranes gluantes et des épidermes suintants, ce fut le premier signe de reconnaissance des tableaux de ce peintre silencieux, trop retiré des circuits en vogue. Mais comment devenir célèbre en ne ménageant pas l'inquiétant à la limite du répulsif ? Inversement, en adressant un clin d'œil complice au cœur de suggestions scatologiques ?

Aujourd'hui le lin candide ne signale pas nécessairement la probité, il peut y avoir des bandelettes tachées et des trompes annelées pour faire un récit juste de notre condition humaine. Marc Giai-Miniet ne désespère pas des moyens (de la peinture) de susciter une question, des questions essentielles. Aux monstrueuses présences, sous des viscères humides, succèdent de sèches momies penseurs – ou penseuses.

Qu'est-ce qui fait récit ? Le roman des momies de Marc Giai-Miniet commence avec les faces dissimulées de survivants à des cataclysmes indéfinis, avec des montagnes coulantes de rejets larvaires et larmoyants, avec des champs d'horreur découpés strictement en jardins où se lèvent des cultures indésirées... Métaphores nombreuses à partir des effets d'une technicité claire, jouant sur le trompe-l'œil et les gris délicats. Métaphores de guerre nucléaire, de pollution irrémissible, de désordres organiques passés en caractères acquis chez une humanité retranchée, le peintre avait des résultats, mais pas forcément la dimension d'énigme qu'il voulait ressusciter. D'ailleurs trop de terreur nuit à la réflexion. Il fallait tenter de construire un effet de recul sans effet de répulsion. Le peintre dit qu'un voyage en Egypte en

1984 provoqua une interrogation majeure des moyens précédents. Après un court tunnel où tout le vocabulaire formel s'est retiré sous l'ombre des pyramides, dans l'ombre des tombes, à l'ombre des murs antiques éraflés de mémoires, l'œuvre revient plus sereine tout en gardant les interrogations internes.

Du papier est venu un arrêt, un suspens du geste liquide : sa fragilité et son grain désamorcent le poli. Des collages de papiers divers et d'autres matériaux ont alors ouvert la voie à l'utilisation actuelle du support bois, capable de résister aux délavages, au contraire aux accumulations de mortiers et de poudres. L'or, le lapis lazuli, le cinabre, ajoutent un mystère ancien dans des images plus captatives.

Nous pouvons voir maintenant la momie méditer devant le fleuve des ans et la fumée des paroles, la momie avancer sur la table (de dissection, fameux objet au souvenir surréaliste) la permanence de sa sexualité, la momie lancer vers les volumes (pyramides, livres, HLM ?) sa trompe avide de rencontres, la momie gérer de loin deux ou trois certitudes fagotées comme elle.

Le récit s'est éclairci, tout en reconnaissant ses racines propres dans le rire et les pleurs (comme le dit un des titres), dans la permanence des flammes intestines (un autre titre), à la limite de la funeste influence (référence à Henri Michaux). Du secret visqueux, aux débuts spermatiques et glaireux, Marc Giai-Miniet sort petit à petit des images incompréhensibles mais préhensibles, qu'on oserait prendre entre ses doigts comme on prend la carapace de mue d'une cigale, la peau de mue d'un serpent, récits sur la transformation toujours reconduite et l'espoir. Le but serait de faire du tableau cet objet même laissé mais traversé de la vie.

Raymond Perrot  
Artension n° 14, avril 1990